



“Désigner, c’est prendre le pouvoir. Celui de définir, stigmatiser, réduire...”

Par Florence Lautrédou
Coach, psychanalyste, écrivain.

“C’EST GRAVE UN PN, LE GARS !”

Non, le titre de cette chronique n’est pas extrait d’un dialogue entre Jung et Freud sur le transatlantique les ramenant d’un voyage de célébration de la psychanalyse en Amérique du Nord, en 1912. Le PN en question, soit «pervers narcissique», qui ne s’appelle pas Hannibal Lecter, s’est reconverti en responsable de la gestion des risques chez BNP Paribas : l’analyse ou plutôt le couperet psychologique vient de tomber sous mes yeux, de la bouche de ses collaboratrices, dans le métro. Un diagnostic relevant de la psychopathologie, balancé entre deux arrêts, avant le partage du programme du week-end. Psychiatrie sauvage ou psychologisation rampante ? Le niveau de conscience psy de la population s’est élevé. Il y a trente ans,

personne ne qualifiait les personnalités difficiles rencontrées dans l’univers professionnel. Aujourd’hui, chacun y va de son diagnostic : borderline, bipolaire, autiste, hyperactif, HPI (haut potentiel intellectuel), dépressif, introverti... Plus besoin de passer par la case consultation. Internet et ses tutos «Toi aussi, identifie ton pervers narcissique» ou même les séries populaires (*HPI*, sur TF1) ont affiné la capacité de nos contemporains à se déchiffrer les uns les autres. Sans qu’ils aient, pour autant, appris à lire. Il faut dix ans pour devenir psychiatre, autant pour prétendre à l’activité de psychanalyste, cinq ans pour se certifier en tant que psychologue, psychothérapeute ou thérapeute. La capacité à poser un diagnostic, qu’aucun professionnel de la santé mentale ne jettera par ailleurs au

visage de son patient, s’apprend. Elle requiert recherche, approfondissement, mobilisation de connaissances fines, régulièrement étayées par les laboratoires de recherche en neurosciences, afin de se frayer un chemin dans les méandres du psychisme humain. Avec l’humilité exploratoire de qui s’adresse à une entité fluctuante, raison pour laquelle les professionnels de la santé mentale préfèrent parler d’«évaluation» quand il s’agit de statuer sur la «normalité» d’un patient. L’inverse de la banalisation des appellations non contrôlées, entraînée par la vague spi(rituelle) qui, surajoutée à la vague psy, les amalgame.

Le terme de résilience est devenu le mot d’ordre des coachs de salles de sport. Le syndrome de Stockholm s’applique à qui apprécie sans modération son patron ou son conjoint, sans parler de la loi de l’attraction mobilisée pour se garder le dernier moelleux au chocolat à la cantine. Mi-dieu, mi-docteur en neurosciences, notre contemporain analyse son entourage avec la suffisance que donne la toute-puissance du concept savant, foulé aux pieds. Cette standardisation du langage psy, devenu jargon du prêt-à-parler contemporain, n’est pas sans danger. Désigner, c’est prendre le pouvoir. Celui de définir, stigmatiser, réduire, via un propos à, parfois, valeur d’invective. Cette propension à épingle et pourfendre autorise, c’est vrai, le défolement. Gros bénéfice pour la santé mentale de nos contemporains, qui ne s’arrange pas pour autant, loin de là. Tant épingle et circonscrire, c’est prendre le risque de créer pour mieux figer dans la durée le comportement qu’on dénonce. ■